

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REPORT TO THE

THE

THE

LE JOURNALISTE

OU

L'AMI DES MŒURS.



PERSONNAGES.

GERMENCE , journaliste ,
 âgé de trente ans . . . MICHOT.
LE PÈRE DUCRET, vieillard
 aveugle. DESROSIERES.
FLORVAL. SAINT-CLAIR.
FÉLIX, neveu de GERMENCE,
 âgé de quinze ans . . . BAPTISTE jeune.
ADELLE. SAINT-CLAIR.
UN GARÇON IMPRIMEUR. . BERVILLE.

*La Scène se passe à Paris dans l'appartement
de GERMENCE.*

LE JOURNALISTE,

O U

L'AMI DES MŒURS.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMENCE, FÉLIX.

(Au lever du rideau, Félix est assis devant un bureau, occupé à décacheter des lettres et les placer dans un carton. Gernence, sans voir Félix, ayant des papiers à la main, avec enthousiasme.)

GERMENCE.

AH ! si de la vertu le sentiment sublime
Peut encor réchauffer les cœurs !
Si le désir du bien et la haine du crime
Peuvent trouver quelques approbateurs,
Mon Journal, j'en suis sûr, obtiendra quelqu'estime.
— Je veux l'intituler, L'AMI DES MŒURS.
Déjà, passant mon espérance,
Ce *Prospectus* a fait sensation.
Dieux ! si je possédois cette vive éloquence,
Ce ton brûlant, cette onction
Qui sait donner une ame au mortel insensible ;
Qu'avec plaisir, usant de cette arme terrible,

A 2

Je combattrois le luxe en ses excès,
 Cet égoïsme et ce libertinage,
 Auteurs des plus hideux forfaits !
 J'arracherois avec courage
 Le masque de l'improbité,
 Et je dirois à ce riche éhonté,
 Qui s'engraissait des maux de sa patrie :

En secourant la pauvreté

Fais oublier ton infamie.

Mais, hélas ! je n'ai de talent

Que celui que procure un cœur sensible et tendre,

Et ce langage, autrefois si touchant,

Que de gens aujourd'hui refusent de l'entendre !

— Qu'importe ! j'écrirai ; peut-être le succès

Couronnera ce que j'ose entreprendre :

Le parvenu, du fond de son palais,

Peut-être, en me lisant, sur l'honnête indigence

Daignera verser ses bienfaits :

Oui, j'en conçois la flatteuse espérance.

Inspire-moi, divine humanité !

O vous que le besoin, que la douleur consume,

Vous que je secourois dans ma prospérité,

Pour vous servir encor il me reste une plume.

*(Il regarde à sa montre, après avoir regardé le
 jour par la croisée.)*

Le jour paroît déjà ; voyons notre imprimeur . . .

(après une pause, examinant les papiers qu'il tient.)

Ce discours seul peut fournir une page.

(Il va pour sortir ; il apperçoit Félix.)

Comment, mon bon ami, si matin à l'ouvrage ?

(Félix toujours occupé.)

(5)

F É L I X.

Oh oui, mon oncle, et de bon cœur.

*(Félix appelle son oncle , prêt à sortir , avec
joie et surprise.)*

Mon oncle !

G E R M E N C E , *se retournant.*

Quoi ?

F É L I X.

De l'or dans une lettre !

G E R M E N C E.

De l'or ? Eh oui ! vraiment . . . Qui donc a pu l'y mettre ?

F É L I X.

Je ne sais.

G E R M E N C E , *prenant la lettre.*

Voyons.

F É L I X.

« J'ai lu l'annonce de votre Feuille, homme de bien !
» je vous remercie des larmes douces que vous m'avez
» fait répandre. Comme je me méfie des beaux diseurs
» et des charlatans politiques, je vous dirai franchement
» que j'ai fait prendre des renseignemens sur votre
» compte ; ils m'ont tellement satisfait , que je vous
» supplie d'accepter les trois louis que renferme cette
» enveloppe, pour vous aider dans votre courageuse
» entreprise et fournir aux besoins du vieillard que
» vous avez recueilli chez vous. »

Un de vos abonnés.

Dieux ! et me cacher son nom !

Ah ! quand on fait une bonne action,

De se nommer, sans doute, il n'est pas nécessaire.

Oui, cet honnête homme a raison,
Un bienfait n'a de prix que quand on sait le taire.

« J'oublois de vous dire que je suis auteur aussi,
» moi....

Tant mieux!

» C'étoit hier la fête de ma bonne femme, que
» j'aime de tout mon cœur depuis quinze ans.

Je m'en doutois.

» Environné de mes amis et de ma petite famille, je
» lui chantai à souper les trois couplets suivans; ils
» firent pleurer ma pauvre Thérèse, qui me sauta au
» cou, mes amis l'imitèrent, et je pleurai aussi: voilà
» l'historique de mon chef-d'œuvre; s'il est passable,
» donnez-lui de la publicité dans votre Feuille; si vous
» le trouvez mauvais.... *motus*; je ne vous en aimerai
» pas moins.»

F É L I X.

Voyons donc la chanson.

En connoissez-vous l'air!

G E R M E N C E.

Bon: il est très-facile.

LE BON MÉNAGE.

Air de la Croisée.

La paix habite sous mon toit,
Je suis aimé de ma famille:
Sitôt que je rentre chez moi,
Dans tous les yeux la gaîté brille;

Je saute mes petits enfans ;
C'est un bruit , c'est un tapage ! . . .
Et puis j'embrasse la maman ,
Voilà notre ménage. (bis.)

F É L I X.

Charmant !

Si quelquefois je vais grondant ,
Notre femme me laisse dire ;
Elle me regarde en riant. . . .
Voilà que je me mets à rire.
Pourquoi, dit-elle, sourciller ?
Je ne crains pas ce nuage ;
Ton cœur n'est pas fait pour troubler
La paix d'un bon ménage. (bis.)

F É L I X et G E R M E N C E , ensemble.

Charmant ! En vérité !

Nous ne sommes plus opulens ;
Mais l'honneur est notre partage ;
Nous laisserons à nos enfans
Notre exemple pour héritage.
Si le malheur pèse sur nous ,
Le ciel nous en dédommage ,
L'on jouit d'un sort assez doux
Quand on fait bon ménage. (bis.)

Qui l'eût dit, qu'au milieu de la perversité
Qui règne au sein de cette ville
L'on pourroit rencontrer quelqu'heureuse famille
Préférant aux trésors, des mœurs et des amis ?
Gardons-nous désormais de juger sur l'écorce ;

Il est encor des époux bien unis ;
L'auteur de ces couplets ne fera pas divorce.

*(Il reprend ses papiers qu'il a posés sur le
bureau, et dit à Félix, en sortant.)*

Transcris-les sur-le-champ.

F É L I X.

Mon oncle, volontiers.

G E R M E N C E.

Dussé-je faire encor de nouveaux sacrifices ,
Je veux à ce Journal donner mes jours entiers :
On ne peut commencer sous de meilleurs auspices.

S C È N E I I.

F É L I X, L E P È R E D U C R E T.

F É L I X.

METTONS-NOUS au plutôt à copier ceci.

*(Il va se remettre au bureau, Ducret paroit
appuyé sur un bâton.)*

D U C R E T, à voix basse.

Félix !

F É L I X.

Que me veut-on ?

D U C R E T.

Votre oncle est-il sorti ?

F É L I X, allant à lui.

Il vient à peine de descendre :

Pourquoi ?

D U C R E T.

Mon jeune ami, daignez m'entendre.

F É L I X. *(Il lui présente une chaise
et l'aide à s'asseoir.)*

Asseyez-vous, père Ducret.

D U C R E T.

Mon fils, il n'est pas nécessaire.

F É L I X.

Asseyez-vous toujours.

D U C R E T, *après s'être assis, et
tenant Félix par la main.*

Êtes-vous bien discret ?

F É L I X.

Mais est-il donc mal-aisé de se taire ?

D U C R E T.

Plus que vous ne pensez.

F É L I X.

Pour vous faire plaisir,
Il n'est rien dont Félix ne se sente capable.

D U C R E T.

Bon jeune homme, hélas oui : vous pouvez me servir.

Je connais un asyle ouvert au misérable ,
Un hospice où l'on daigne encore recueillir
Celui que la douleur et la misère accable :

Privé de la clarté du jour ,
Prêtez-moi, mon enfant, une main secourable
Pour me traîner jusques dans ce séjour.

F É L I X.

Que voulez-vous y faire ?

D U C R E T.

Y terminer ma vie.

F É L I X, *quittant la main de Ducret.*

Qu'entends-je ? Vous nous quitteriez !

D U C R E T.

Ecoutez-moi , je vous en prie.

F É L I X.

Hier encor , hier vous me disiez

Que vous nous chéririez sans cesse ;

Je vous croyois , vous me trompiez.

D U C R E T.

Moi vous tromper , Félix ! croyez que ma tendresse

Ne finira qu'avec mes jours :

Mais de votre oncle encor recevoir des secours !

Ah ! c'est manquer à la délicatesse :

Voilà bientôt quatre ans qu'il me reçut chez lui ;

Il étoit riche alors , il est pauvre aujourd'hui.

F É L I X.

Il a perdu , sans doute :

D U C R E T.

Ah ! je sais que Germence ,

Pour me soigner , pour me nourrir ,

Retranche de sa subsistance.

F É L I X.

Quoiqu'il ne soit plus dans l'aisance ,

Il peut encore vous secourir :

Ah ! n'est-ce donc pas s'enrichir
Que de soulager l'indigence.
Au pauvre il ne resteroit rien
Pour adoucir son existence ,
Si le plaisir de faire un peu de bien ,
N'appartenoit qu'à l'opulence.

D U C R E T.

Ah ! ce langage est celui de Germence !....
Mon cher Félix , mais non... Vous me pressez en vain...
Sije pouvois du moins , pour tant de sacrifices
Le servir , le....

F É L I X,

Si vous lui rendiez des services ,
Quel mérite auroit-il à vous donner du pain ?

D U C R E T ému.

E'en est trop , à vos vœux je ne puis condescendre :
A l'hospice où je dois me rendre ,
Au nom du ciel , daignez guider mes pas.

Il veut se lever.

F É L I X , *le retenant sur son siège.*

Pour ce service affreux , moi vous prêter mon bras !
Le ciel m'en puniroit : j'ai promis le contraire.

D U C R E T.

Que dites-vous ?

F É L I X.

La vérité.

Vous souvient-il qu'un jour de cet été
Je vous surpris ici , souffrant et solitaire ?

Je m'approchai si doucement ,
 Qu'é ne pouvant ni me voir ni m'entendre ,
 Vous croyez être seul , et disiez en pleurant :
 „ Dans le tombeau me faudra-t-il descendre ,
 „ Sans respirer encor un air pur et serein ?
 „ Si je suis insensible aux beautés du matin ,
 „ La nature m'en dédommage ;
 „ Je ne vois plus les bois et les bosquets ;
 „ Mais je puis ressentir le frais
 „ Que procure leur doux ombrage.
 „ Je ne vois plus les champs , je ne vois plus les fleurs ,
 „ Je ne jouirai plus de ces tendres couleurs
 „ Qu'au lever d'un beau jour la rose nous étale ;
 „ Mais je puis savourer le parfum qu'elle exhale.
 „ Ah ! qui me conduira sur le bord des ruisseaux ?
 „ A mes derniers désirs qui daignera se rendre ?...
 „ Ruisseaux délicieux ! jeunes oiseaux !
 „ Je ne puis plus vous voir , mais je peux vous entendre. „

D U C R E T.

S'il m'en souvient?... A peine eus-je achevé ces mots ,
 Que , me prenant la main et vous faisant connoître ,
 Vous me dites d'un ton touchant :
 „ Vous demandez un guide , ah ! c'est moi qui veux l'être. „
 Et vous daignâtes sur-le-champ
 Me conduire vous-même en un séjour champêtre.
 Il me souvient encor que l'air étoit brûlant ,
 Qu'arrivé dans ce lieu , me voyant hors d'haleine ,
 Dans le creux de vos mains vous m'offrîtes de l'eau
 Qui jaillissait d'une source prochaine.

F É L I X.

Eh bien , dans ce moment , couché sous un berceau
 Dont il aime à chercher la fraîcheur solitaire ,

Germence découvrit ce dont vous parlez-là :

Il s'éloigna sans nous distraire ;

Mais de retour ici Germence m'embrassa.

« Mon ami , me dit-il , ce que tu viens de faire

» A mis le comble à tous mes vœux :

» Sois toujours bon , toujours sensible !

» Qui soulage les malheureux ,

» A la conscience paisible ;

» Et quand le bonheur dispaçoit ,

» Quand la prospérité s'envole ,

» Le souvenir du bien que l'on a fait

» Est un ami qui nous console.

D U C R E T , *presse Félix contre son sein.*

» Je peux , ajouta-t il , mourir dès aujourd'hui ,

» Le bon père Ducret m'afflige et m'intéresse !

» Combien il a , mon fils , de sujet de tristesse !

» Si je viens à manquer , qui prendra soin de lui ?

» Félix , on plait au ciel quand on sert la vieillesse.

» Jurez-moi devant Dieu de lui servir d'appui. »

J'en ai fait le serment , je tiendrai ma promesse.

D U C R E T , *se relevant.*

Mon cœur se brise en ce moment

Je cède à vos désirs.... O vertueux Germence !

Et vous sur-tout , aimable enfant....

Je ne puis vous offrir que ma reconnoissance ;

Mais que l'amour du Tout-Puissant

Et que la paix du cœur soit votre récompense !

F É L I X.

J'entends du bruit , mon oncle vient ,

Cessons ce pénible entretien ,

Et sur-tout cachez-lui le trouble de votre ame.

Félix le reconduit.

SCÈNE III.

GERMENCE, ADELLE *égavée,*
l'abattement sur le visage.

GERMENCE.

Eloignez-vous, Félix ; entrez , madame.

Il la fait asseoir.

ADELLE, *accablée.*

Quel intérêt , monsieur , prenez-vous à mon sort ?
Ainsi qu'au monde entier je vous suis étrangère.

GERMENCE.

Étrangère ! grand Dieu ! Quand vous cherchiez la mort.
Vous ne pouvez , hélas ! me bien connoître encor ;
Mais , croyez en mon cœur , l'infortuné m'est chère ,
Un homme malheureux sera toujours mon frère.

ADELLE, *avec douleur.*

C'est vainement , par fois , qu'on veut les secourir :
Il est des malheureux qu'on ne peut plus servir.

GERMENCE.

Je ne sais point quel est votre malheur ;
Mais quelle qu'en soit la violence ,
Le tems affoiblit la douleur ;
Croyez-moi , sondez votre cœur ,
Il y reste peut-être un rayon d'espérance.

ADELLE.

De l'espérance ! moi ! non , non , je n'en ai plus.
Dans le sein d'un bon père , et d'une honnête aisance ;

Hélas , je croisais en vertus ,
Quand une gouvernante , une femme exécration ,

Séduite par de l'or et trompant ma candeur,
 Me plaça dans les bras d'un lâche séducteur.
 J'allois devenir mère.... ô moment effroyable !
 Comptant trop sur la foi d'un amant sans pudeur ,
 A mon père sur-tout voulant cacher mon crime ,
 J'osai fuir le toit paternel ,

Espérant chaque jour qu'un lien légitime
 Remplaceroit un amour criminel.

Je me trompois : le ciel pour combler ma misère ,
 Vint m'enlever l'enfant que j'avois mis au jour ,
 Et le barbare alors que j'avois rendu père ,

Me préférant une étrangère ,
 M'expulse de chez lui, brûlé d'un autre amour.
 L'œil sec , l'air égaré , morne et l'ame abattue ,

J'errois sans dessein dans la rue ,
 Quand tout-à-coup j'aperçois la maison
 Qu'habitoit autrefois un père que j'adore :

Cet aspect me rend la raison ;

Je crois qu'il y demeure encore :

Je veux le voir, je veux, non le fléchir,
 Mais tomber à ses pieds, y rester, y mourir.

J'entre.... Une femme (elle me fut connue ,
 Mais son nom ne m'est pas présent) ,

Jette un cri de surprise et recule à ma vue ;

„ Quoi! c'est vous , me dit-elle , ô malheureux enfant !

„ Dans ces lieux que venez-vous faire ?

„ Votre conduite et des revers affreux

„ Auront fait mourir votre père ;

„ Depuis long-tems ce vieillard malheureux ,

„ Accablé de soucis , de chagrins , de misère ,

„ Sans doute à terminé son sort ;
 „ S'il ne vit plus , fille trop criminelle !
 „ C'est vous qui causâtes sa mort. „

Et sans plus s'expliquer , cette femme cruelle ,
 En achevant ces mots me repousse loin d'elle.
 Je tombe.... Un escalier se trouvoit près de moi ,
 J'y demeure accablée et de honte et d'effroi.

Une espèce de léthargie

M'ôte l'usage de mes sens.

Sous le poids de mes maux , de mes remords cuisans ,
 J'étois encore anéantie ,

Quand le jour reparut. La mort en cet instant
 Me sembla mille fois préférable à la vie ,
 Et j'allois dans les flots terminer mon tourment ,
 Lorsque votre bras tutélaire....

G E R M E N C E .

Ah ! grand Dieu !

A D E L L E .

Le récit que je viens de vous faire ;
 Peut-être contre moi vous a trop prévenu ,
 Détrompez-vous , ô mortel charitable.
 Sans cette femme méprisable
 Qui me mit dans les bras d'un homme corrompu ,
 Je serois encore estimable ;
 Mon cœur fut fait pour la vertu.

G E R M E N C E .

Quand une gouvernante , une femme cruelle
 Sert un vil corrupteur qui feint de vous aimer. . . .

Moi , vous haïr ! moi , vous mésestimer !
 Vous êtes malheureuse et non pas criminelle ;

Mais

Mais trachons , il le faut , d'inutiles discours ,
Et cherchons les moyens de prolonger vos jours.

A D E L L E.

Ah ! bientôt le trépas :

G E R M E N C E.

Répondez-moi de grace ,
Cette femme qui vient de prendre votre place
Et pour qui vous délaisse un homme sans pudeur ,
Par les nœuds de l'hymen n'est-elle point unie
A votre lâche séducteur.

A D E L L E.

Non , non , aucun nœud ne les lie.
Cette femme , Monsieur , couverte d'infamie ,
Vit du produit de ses faveurs
Et vouée à l'ignominie. . . .
Mais est-ce à moi , grand dieu , d'oser blâmer ses mœurs !
(Elle couvre sa figure de sa main.)

G E R M E N C E.

Ce n'est qu'une femme avilie ?
Tant mieux , tant mieux.

A D E L L E.

Que dites-vous ?

G E R M E N C E.

Que si l'ingrat qui vous délaisse
Conserve encore quelque délicatesse ,
Sous peu de tems il sera votre époux.

A D E L L E , avec joie.

Je pourrais espérer ! . . .

G E R M E N C E .

Je le verrai , madame ,

Je le verrai , je toucherai son cœur :

Le récit de votre malheur

Attendrira , déchirera son ame.

Je mettrai sous ses yeux son inhumanité ,

Son attentat , votre innocence ,

Je le ferai rougir de sa perversité ;

Enfin s'il est sensible , ayez bonne espérance.

A D E L L E .

Monsieur . .

G E R M E N C E .

Restez chez moi ; jusqu'à ce que mes soins

Ramènent à vos pieds ce mortel que j'abhorre ,

Je veux pourvoir à vos besoins.

Vos traits sont séduisants ; mais ce cœur , jeune encore ;

Est fidèle à la probité.

Oui ! vous pouvez être tranquille ,

Restez , restez dans cet asyle ,

Je n'abuserai point de l'hospitalité ;

Je vois votre infortune et non votre beauté.

A D E L L E .

Ah ! je vous dois plus que la vie ,

Mortel trop généreux ! ce n'est qu'à vos genoux . . .

G E R M E N C E .

Que faites-vous ? . . . Madame , levez-vous , . . .

Levez-vous , je vous en supplie . . .

On entre . . .

A D E L L E .

Souffrez . . .

G E R M E N C E , au garçon imprimeur :

Un moment.

A D E L L E .

De ma reconnoissance extrême . . .

G E R M E N C E .

Passez dans cet appartement ,

Je vous rejoins à l'instant même.

Il l'a reconduit.

S C È N E I V .

G E R M E N C E , LE GARÇON IMPRIMEUR. *Il a une
feuille d'impression à la main et
des brochures sous le bras.*

G E R M E N C E .

QUE voulez-vous ?

L E G A R Ç O N , *présentant la feuille.*

Je viens , monsieur ,

De la part de votre imprimeur.

G E R M E N C E , *prenant la feuille.*

Ah ! c'est une épreuve peut-être

Que l'on m'apporte à corriger.

B 2

Votre prote est instruit , ou du moins il doit l'être ,
Pour aujourd'hui je n'y peux rien changer.

Il rend la feuille.

LE GARÇON.

Monsieur, j'aurois encor quelque chose à vous dire.

GERMENCE.

Dans l'état où je suis , venir me tourmenter !

Parlez. . . je souffre le martyre.

LE GARÇON, *présentant une brochure.*

De peu de gain je sais me contenter.

Si vous désiriez acheter

Quelques livres nouveaux , une œuvre clandestine.

GERMENCE.

Eh ! mon dieu , non.

LE GARÇON.

Voyez. . . cet ouvrage est couru.

GERMENCE, *prend la brochure par impatience.*

Les gravures sur-tout.

GERMENCE, *lisant.*

Justine ,

ou les malheurs de la vertu !! . .

Jeunesse ! voilà donc comme on vous assassine.

Si j'avois du pouvoir , saisissant aussitôt

Ces ouvrages affreux et ta personne infame ,

Je te ferois pourrir dans le fond d'un cachot.

Pour colporter ce livre , il faut n'avoir point d'ame.

Quel siècle perverti ! quel exécrationnable trame !
 Tous nos quais sont garnis de ces obscénités
 Qu'étaient sans pudeur des marchands effrontés.
 Sans respect pour les mœurs , pour l'ardente jeunesse,
 On vend publiquement des livres clandestins
 Dont frémiroient d'horreur les plus grands libertins,
 En vain la tendre mère écarte avec sagesse
 Tout écrit , tout objet dont l'attrait suborneur
 D'un cœur novice encor blesseroit la pudeur ;
 Ces soins sont impuissans : il n'est pas une rue,
 Où le crime hardi ne présente à la vue
 Des tableaux indécens ! et ces livres affreux ,
 Sans doute pour porter une atteinte plus sûre ,
 Offrent un frontispice orné d'une gravure
 Dont le sujet souvent fait dresser les cheveux.
 Et tel est le malheur que la simple innocence
 Jette , sans le vouloir , ses regards curieux
 Sur l'horrible dessin que traça la licence.

LE GARÇON.

Pardonnez, . . .

GERMENCE.

Pardonnez ! . . . réponds-moi , malheureux ,
 De ce livre infernal connois-tu la nature ?
 Et quand tu vends cette brochure
 A quelques jeunes gens ; peut-être à des enfans ,
 Crois-tu donc n'être pas responsable des crimes
 Qu'ils n'eussent point commis sans de telles maximes.

LE GARÇON.

J'en atteste l'honneur , jamais. . . ,

GERMENCE.

Vil séducteur !

Un homme tel que toi peut-il parler d'honneur ?

Sors.

Il lui lance son livre au fond du théâtre.

SCÈNE V.

GERMENCE seule.

Vous qui respectez l'enfance ,

Pères , unissez-vous à moi ,

Pour solliciter une loi

Qui réprime à l'instant cette horrible licence.

Oui , ces productions , fruits de l'iniquité ,

Où la débauche , à chaque page ,

Le dispute à l'impiété ,

N'enfantent que le crime et le libertinage.

Tel sur un échafaud termina son destin ,

Qui ne dut ce honteux supplice

Qu'à quelqu'ouvrage clandestin :

Des corrupteurs faisons justice :

L'auteur d'un mauvais livre est plus qu'un assassin.

(1) " Mais que dis-je ? quel homme avouera ma morale ?

„ Quel homme m'appuiera dans la société ,

„ Quand la corruption semble être générale.

„ Oui ! dans cette immense cité ,

„ Que voit-on de chaque côté ?

(1) Ces douze vers ont été supprimés à la représentation.

„ Des cafés de Vénus , des jardins d'Idalie ! ! ! . . .
„ Insultant à la pauvreté ,
„ Chaque jour on élève un temple à la Folie .
„ Sous des berceaux de fleurs , distilant son poison ,
„ Par-tout à vos regards le vice se présente ;
„ Et l'on n'apperçoit pas une seule maison
„ Où l'on daigne accueillir la vertu gémissante .

S C È N E V I .

GERMENCE , FLORVAL , *riant aux éclats* .

C'EST ici la maison de notre original ,
Ce sont là ses bureaux : oui , le diable m'emporte :
Des sommiers ! . . . des cartons ! . . .

G E R M E N C E .

C'est ce fou de Florval ,

F L O R V A L , *riant* .

C'est lui-même , mon cher , quel sang froid glacial !
Mais tu ne sais donc pas qu'on se tue à ta porte
Pour s'abonner à ton journal .
Germence écrire !

G E R M E N C E .

Je m'en pique .

F L O R V A L .

Fort bien : moi , je souscris , et voilà mon argent .

G E R M E N C E .

Libre à chacun d'en plaisanter , vraiment .

FLORVAL.

L'Ami des mœurs, le titre est pathétique !
Ta feuille doit avoir un succès bien brillant.

GERMENCE.

Cela peut être.

FLORVAL, *riant*.

Assurément,

Mon cher, tout est de mode en France.
La morale à son tour peut avoir le dessus.
Par un effet de ta vive éloquence
Tu vas dans tous les cœurs voir germer les vertus.
Tu te plains du jeu, de la danse,
Des plaisirs scandaleux, du luxe, des abus ;
On va quitter le jeu, l'on ne dansera plus :
Nos femmes vont se mettre avec plus de décence,
Quittant leur égoïsme et leur magnificence,
A ta voix tous les parvenus
Se piqueront de bienfaisance ;
Et jaloux de complaire à ton moindre désir,
Chacun va s'ennuyer pour te faire plaisir.

GERMENCE.

Monsieur aime la raillerie ?

FLORVAL.

Non, mais pourquoi s'ériger en Caton ?
Pourquoi d'un ton pédant, la mine rembrunie,
Fronder sans rime, ni raison,
Des plaisirs que chacun savoure avec ivresse ?
Ce monde n'est qu'une prison

Que l'on doit égayer sans cesse ,
 Le plus sage est celui qui libre , insouciant ,
 N'a de guide que sa manie ;
 Qui trompeur ou trompé s'applique à chaque instant
 A nuancer de fleurs le sentier de la vie ;
 Cherche la volupté , l'attrape en voltigeant ,
 Et qui voyant enfin sa carrière finie ,
 S'endort tout doucement bercé par la folie ,

G E R M E N C E ,

Florval parleroit autrement
 S'il étoit père de famille ;
 Attends que ta femme ou ta fille ,
 Séduite dans un bal , par un jeune imprudent ,
 Vienne flétrir ton existence :
 Tu me diras alors si cet amusement
 Convient à la pudeur , est fait pour l'innocence ,
 Attends que ce luxe affronté
 Qui dévore aujourd'hui la France ,
 Par ta femme soit adopté.
 Pour satisfaire à quelque fantaisie ,
 A ses goûts , à sa vanité ,
 Peut-être à sa coquetterie ,
 Attends que tu sois endetté ;
 Que tu sois poursuivi , que tu sois tourmenté
 Par un créancier intraitable ;
 Tu sentiras si la simplicité
 Au luxe alors est préférable.
 Attends qu'au jeu trompé par un fripon ,
 Ton fils redoutant ta colère ,
 Ose abandonner ta maison ;

Que diras-tu , malheureux père ?
 Maudissant le jeu , ses excès ,
 La dépravation , le luxe , ses forfaits ,
 Tu baigneras de pleurs ta couche solitaire :
 Epoux infortuné , père plus malheureux ,
 Pour le retour des mœurs tu formeras des vœux ;
 Ils seront impuissans. Enchaînés par le vice ,
 Ta femme , tes enfans , loin d'être ton appui ,
 Oseront sous tes pas creuser ton précipice ;
 Et ces plaisirs affreux dont tu fais ton délice
 Et que tu vantes aujourd'hui ,
 Feront sur tes vieux ans ta honte et ton supplice.

F L O R V A L.

Voilà ce qui s'appelle un très-joli sermon.

G E R M E N C E.

Jadis je t'ai connu si bon :
 Ah ! Florval , quelle différence !

F L O R V A L.

Eh ! la bonté , mon cher , est la vertu des sots.

G E R M E N C E.

Tu ne m'as pas toujours tenu de tels propos.
 Au collège dans notre enfance
 Tu raisonnois différemment.

F L O R V A L , *riant.*

Au collège j'étois charmant ,
 C'étoit l'âge de l'innocence ;
 Mais pour te parler savamment ,
 Il en est de l'homme , je pense ,

Ainsi que d'un gouvernement ;
Il a son beau , sa décadence :
Tout se corrompt en vieillissant.

G E R M E N C E .

Nos congés sont encor présens à ma pensée,
Quand un régent bien empesé
Nous conduisoit au colisée ;
Tu cherchois d'un air empressé
Une femme dans la misère,
Qui se tenoit toujours....

F L O R V A L .

Là... tout près d'un jardin....

G E R M E N C E .

Précisément. Pour appaiser sa faim ,
Et calmer sa douleur amère ,
Tu te privois de ton goûté ,
Il t'en souvient ?

F L O R V A L , *avec plaisir.*

Oui, c'est la vérité.

G E R M E N C E .

Et bien qu'alors ta bourse fût légère ,
Florval , tu trouvois cependant
— Les moyens de donner quelque chose à la mère,
Et d'offrir des gateaux à son petit enfant.

F L O R V A L , *souriant.*

Comme il étoit intéressant !
Je crois le voir encor,

GERMENCE.

Tu faisois peu ; pourtant
Les pleurs de la reconnoissance
Sur toi couloient abondamment.
Mon ami , quelle jouissance !
Pourquoi , plus riche maintenant
Et pouvant faire davantage ,
Te priver du plaisir d'être encor bienfaisant ?
Pourquoi , quand l'infortune aujourd'hui se propage ,
Qu'on ne voit que des gens dont le sort désastreux ,
Amoliroit le cœur le plus sauvage ,
Risquer des cent écus sur un dé ruineux ?
Mais avec cent écus tu ferois cent heureux.

FLORVAL.

Vous verrez qu'il me rendra sage.

GERMENCE.

Je ferai plus.

FLORVAL.

Voyons ceci.

GERMENCE.

C'est pour me plaisanter que tu venois ici ?

FLORVAL.

Ma foi , tout franchement j'ai ri de la manie, ...

GERMENCE.

Je veux qu'à mon journal tu travailles aussi.

FLORVAL.

Ah ! c'est trop fort , mon cher ami ;

Je dis plus, si jamais je m'avisais d'écrire ,
C'est contre vous et tous les auteurs de journaux
Que je m'éleverois. L'on m'entendrait leur dire ,
« Vos querelles , messieurs , aggraveront nos maux.
» Ah ! qu'un meilleur esprit désormais vous inspire !
» Si comme on vous l'entend compter à tous propos ,
» L'amour de l'ordre agit seul sur votre ame ,
» Laissez là les partis , laissez là l'épigramme ;
» Et de l'honneur français uniquement jaloux ,
» Pour le bonheur commun réunissez-vous tous.

G E R M E N C E .

Bien dit : à part la raillerie ,
J'entends, et sans vouloir écouter de raison ,
Que ma feuille soit enrichie
D'un article de ta façon.

F L O R V A L .

Et d'un article encor où je mettrai mon nom ?
Serviteur. *Il va pour sortir.*

G E R M E N C E , l'arrêtant.

Il me faut avec ton énergie
Au public étonné dénoncer un forfait. . . .

F L O R V A L .

Le pathétique me déplaît ,
Je n'ai du goût que pour la comédie.
Adieu.

G E R M E N C E , le retenant.

Par un vil intrigant
Une gouvernante séduite ,

Lui livre un objet innocent
Dont elle doit surveiller la conduite ;
Cette fille avilie ; au bout de quelque tems
Son lâche séducteur lui fait prendre la fuite
Et la dérobe à ses parens.

F L O R V A L.

Qu'entends-je !

G E R M E N C E.

Et le cruel , quand elle est sans appui ,
Pour un objet nouveau la chasse de chez lui.

Ce récit n'est pas une fable ;
Cet attentat , Florval , n'est que trop véritable ,
Succombant à la fin sous le poids de ses maux ,
Et voulant du destin tromper la barbarie ,

Elle s'élançoit dans les flots ,
Quand mon bras ce matin lui conserva la vie.

Je sais que ton style est brûlant :
Ce crime te révolte ; il faut que sur le champ ,
Sans indiquer les noms , tu le fasses connoître.

Mon journal est couru : peut-être
Que l'auteur du forfait lui-même le lira ;

Peut-être alors il se repentira :
Pleurant sur sa victime et son libertinage ,
Peut-être qu'il rendra l'honneur.

F L O R V A L.

Germence ! Dieu !

G E R M E N C E.

Tu t'attends , courage ;
Cette bonne action est digne de ton cœur.
D'où vient ce bruit ? Quel est donc ce tapage ?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, FÉLIX, *accourant.*

FÉLIX.

Le père Ducret !.....

GERMENCE.

Quoi ?

FÉLIX.

Mon oncle.... cette dame....

Qui vient d'entrer dans la maison....

GERMENCE, *allant à la coulisse.*

Eh bien ! quoi ?...

FLORVAL.

Ducret ! que ce nom

Jette du trouble dans mon âme !

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ADELLE, *effrayée.*

ADELLE.

Où fuir ? où me cacher ?

GERMENCE.

Que veut dire ceci ?

ADELLE.

C'est lui ! je l'ai vu ! C'est mon père !

Ah ! malheureuse.

FLORVAL, *confondu.*

Adelle ici !

A D E L L E.

Comment éviter sa colère ?

À Germence.

Protégez-moi. . . Florval ! grands dieux !

C'en est trop , arrachez ce monstre de mes yeux.

*Elle tombe sur un fauteuil tout le monde marque un grand mouvement de surprise.*F L O R V A L , *à Germence.*

Ne cherchez plus l'auteur du crime ,

Voici le séducteur et voilà la victime.

Adelle ! *Il court à elle.*

S C È N E I X.

L E S P R É C É D E N S , D U C R È T.

D U C R È T.

C'est sa voix , c'est mon enfant ;

Je te pardonne , mon Adelle. . . .

Ah ! reviens , c'est un père , un ami qui t'appelle ;

Que je te presse encor sur ce cœur expirant ,

Adelle ! où donc est-elle ?

G E R M E N C E.

La voilà bon vieillard. *Le conduisant à elle.*

Ma fille , tu me fuis ,

Quand tu m'abandonnas , j'étois heureux encore :

Tu ne me connois plus dans l'état où je suis.

A D E L L E , *se jettant à ses pieds.*

Mon père , vous comblez le mal qui me dévore.

D U C R È T , *pressant sa fille.*

Pardonne un premier mouvement ,

Puisque

Puisque ce reproche te touche ,
Je te le jure , mon enfant ,
Il n'en sortira plus désormais de ma bouche ,

F L O R V A L , *fortement.*

Et moi , moi qui pus vous ravir
Cet objet de votre tendresse ;

*Ducret fait un signe d'horreur , Florval se précipite à ses
pieds et change son ton en celui de la plus grande
sensibilité.*

Moi qui mouille vos pieds des pleurs du repentir ,
Moi qui déplore ma foiblesse ,
Et qui dans ce jour même , à présent , sous vos yeux ,
Demandant mon pardon à votre aimable fille ,
La choisis pour épouse à la face des cieux ;
Daignerez-vous , père trop malheureux ,
Recevoir dans votre famille
Un homme que poursuit le remords déchirant ?
A ma douleur , à mon empressement ,
Au nom du ciel accordez cette grace ,
Ou de mes maux la mort me délivre à l'instant.
*Il veut se relever , Adelle le retient à genoux et en implorant
avec lui la grace de Ducret.*

D U C R E T ,

Ainsi que mon chagrin , votre crime fut grand ;
Mais votre désespoir l'efface.
Embrassez-moi.

G E R M E N C E .

Florval causa votre tourment ,
Il charmera votre vieillesse.

F L O R V A L.

Oui , mon ami , je tiendrai ton serment.

G E R M E N C E.

Je ne puis revenir de mon étonnement ;
C'est mon journal pourtant qui cause tant d'ivresse.

F L O R V A L , à Ducret.

Souffrez que je guide vos pas.

D U C R E T.

Qui prend pitié de ma foiblesse ?

F L O R V A L.

Vos deux enfans qui vous offrent leurs bras.

D U C R E T.

Germence , mon ami , que ne vous dois-je pas ?....

G E R M E N C E.

Ah ! de grace oubliez.....

D U C R E T.

Non , ma reconnaissance.....

G E R M E N C E.

Ah ! croyez-moi ; le moindre des bienfaits

Porte avec lui sa récompense :

C'étoit pour moi que je vous obligeois.

Ah ! seulement à ce pauvre Germence

Accordez une part dans votre souvenir ;

Chez lui de tems en tems venez vous réunir.

De ma maison l'abondance est bannie ;

Mais heureux de votre bonheur ,

Je vous offre pour compagnie

L'amitié , la franchise , et toujours un bon cœur.

F I N.



